

Heurs et malheurs de trois chirurgiens limousins de la Révolution française au Second Empire *

par Pierre VAYRE **

Au XVII^{ème} siècle, un arrêt officialise à Paris, en 1660, la “Communauté des barbiers chirurgiens de Saint-Côme”. Au XVIII^{ème} siècle “la Société académique de chirurgie”, acceptée par Louis XIV, tient sa première séance à Paris en 1731. La chartre de “l’Académie Royale de chirurgie” est publiée en 1743 par le chancelier d’Aguesseau, né à Limoges (1668-1751). Jusqu’à la Révolution française de 1789, cette “Académie de chirurgie” est la prestigieuse école de réputation européenne. Quelques grandes villes ont une “école de chirurgie”, comme Toulouse et Montpellier. À Limoges, un décret de 1672 donne aux administrateurs de l’hôpital le droit de “conférer maîtrise en chirurgie”, tandis qu’existe depuis 1641 une “école de médecine”. À la fin du XVIII^{ème} siècle en France, la formation des chirurgiens est assurée par l’enseignement anatomo-clinique. À Paris exerce Pierre Joseph Desault et son école de l’hôpital de l’Hôtel-Dieu, tandis qu’à l’hôpital de la Charité pratique Deschamps auquel succède le Corrèzien Alexis Boyer assisté de G. Dupuytren, Ph. Roux et Richerand. Au décès de Desault en 1795 le service de l’Hôtel-Dieu est dirigé par Ph. Pelletan, rejoint par le Limousin G. Dupuytren qui lui succède en 1815.

L’étudiant en chirurgie commence très jeune ses études par l’enseignement prioritaire de l’anatomie, la participation aux dissections en salle d’autopsie et des soins aux malades en service clinique. À Paris, après six ans d’une telle formation, l’étudiant est admis chirurgien de l’hôpital de l’Hôtel-Dieu ou de la Charité. Pour les militaires il y a le “service des invalides” avec son recrutement par concours spécial sous les auspices de Raphaël Sabatier que fréquente Dominique Larrey en 1787, sur présentation de Louis, secrétaire perpétuel de l’Académie de chirurgie, et recommandations de P. J. Desault.

Le but du présent travail est de révéler la vie trépidante, difficile, hasardeuse des chirurgiens des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles, qui devaient avoir un fort tempérament et une résistance physique considérable. Certes, quelques noms franchissent l’éternité d’une notoriété indiscutée, comme A. Boyer et G. Dupuytren, en pratique civile à Paris, et comme D. Larrey et P.H. Percy pour la chirurgie des guerres du Premier Empire. Un devoir de mémoire s’impose en revanche pour les nombreux chirurgiens, souvent mécon-

* Comité de lecture du 17 octobre 2009.

** 3, rue Auguste Comte, 75006 Paris.

nus, bien que soulageant malades et blessés en ces périodes troubles en divers points d'une Europe embrasée. Parmi eux nous voulons souligner la vie et l'œuvre de trois Limousins méconnus malgré les services rendus : Léonard Cruveilhier (1760-1836), Bruno Giraud (1768-1811) et Léonard Boudrye (1769-1852).

Léonard Cruveilhier (1760-1836)

La vie de Léonard Cruveilhier est l'exemple des bouleversements de cette époque. Issu d'une famille comprenant trois générations de chirurgiens, il participe à l'évolution de la pratique chirurgicale militaire jusqu'en 1797, puis civile du Consulat au Premier Empire. De haute ascendance, la souche Cruveilhier tire son nom d'un fief du Gard, de la "maison Bernardus Peletus" dont naît Raymond Pelet, le croisé parti en terre sainte en l'an 1095. Petit village, Meilhards en Corrèze est le centre du marquisat de Philippe de Meilhards, maréchal de camp qui fait ériger en 1626 un temple protestant qu'il détruit ensuite en adjurant sa religion pour devenir catholique. Il se fait enterrer en 1653 dans le chœur de l'église paroissiale datant du XIV^{ème} siècle, où le rejoint son épouse Julie de Salagnac en 1691. Ce tombeau style Renaissance, monument classé, existe toujours. Pendant deux siècles, les descendants successifs de la famille Cruveilhier naissent en ce village de 600 habitants et sont inhumés dans l'église paroissiale, jusqu'à l'interdiction de ce droit, à partir de 1776. Antoine Cruveilhier (1669-1739), maître sculpteur, auteur du retable de l'église de Meilhards, où il est inhumé, a, d'un premier mariage avec Jeanne Dumas de la Maigerie, six enfants dont Jean Marie Cruveilhier, maître chirurgien, sans descendance (1700-1750). D'un second mariage avec Antoinette Guilhen naissent quatre enfants dont l'aîné, Joseph (1726-1762), maître chirurgien, est le dernier à être inhumé dans l'église de Meilhards. Il épouse Claudine de David de Labadie, dont il a quatre fils. Seul le dernier, Léonard, survit (1760-1836). Il est le premier de la famille à quitter Meilhards ; il devient le condisciple d'Alexis Boyer, d'Uzerche, dont il partage quelque temps la chambre et le lit à Paris, pour accomplir ses études de médecine. Il épouse Anne Reix, dont le frère, Jean Reix, curé de Meuzac (Haute-Vienne), refusant de prêter serment à la Constitution, est expulsé en 1792 vers l'Espagne, dont il revient après la tourmente, pour être vicaire à la cathédrale de Limoges et chanoine théologal en 1815 jusqu'à sa mort en 1820. Parmi les ancêtres Cruveilhier, il faut rappeler François, curé de Saint-Pierre à Uzerche en 1791, franc-maçon et réfractaire à la Constitution civile du clergé. À l'évidence, la famille Cruveilhier a du caractère, ce que confirme la suite de son histoire. Léonard Cruveilhier, comme Alexis Boyer d'Uzerche, vient à Paris en 1775 sous le règne de Louis XVI, qui crée le 9 avril 1776 "la Société Royale de médecine", sous l'influence d'Anne Robert Jacques Turgot, baron de l'Aulne, ancien intendant du Limousin, contrôleur général des finances, pour étudier les problèmes d'hygiène et de santé du royaume. Le premier président est Lieutaud, premier médecin du roi. Lors de ses études à Paris, L. Cruveilhier connaît avec Alexis Boyer les nouveaux bâtiments de l'Académie Royale de chirurgie édifiés par J. Gondoin, actuellement siège de l'Université René Descartes, rue de l'École de médecine. Prestigieuse école de réputation européenne, l'Académie de chirurgie issue de la Confrérie de Saint-Côme, résiste ultérieurement à l'anarchie révolutionnaire en conservant l'hôpital de la Charité. En 1780, L. Cruveilhier repart à Limoges pour terminer à l'hôpital Saint-Alexis sa préparation de chirurgien, tandis qu'Alexis Boyer reste à Paris, franchissant les étapes d'une brillante carrière, jusqu'au sommet de la hiérarchie de professeur de clinique. Reçu maître chirurgien à Limoges en 1782, Léonard Cruveilhier s'installe en 1785 à Châteauneuf-la-Forêt (Haute-Vienne), où il

exerce pendant la période de la Révolution. En 1792 il subit le sursaut national à l'appel du "Girondin Conventionnel", l'avocat limousin Vergniaud, déclarant "la Patrie en danger". Léonard Cruveilhier, 31 ans, Jacobin impétueux, part comme chirurgien volontaire de première classe aux armées de Rhin et Moselle dans le bataillon de la Haute-Vienne. Le chirurgien en chef des armées est P.F. Percy. Cruveilhier connaît, comme D. Larrey, la bataille de Spire et l'horreur des combats. En 1794 il participe aux batailles du Nord entre la Moselle et le Rhin, dites de l'an II. Le commandement est assuré par le célèbre Limousin Jourdan, dont les victoires, notamment celle de Fleurus, entourent d'un halo prestigieux son armée qui s'appelle désormais de "Sambre et Meuse", dans laquelle est affecté L. Cruveilhier. En septembre 1795 Jourdan franchit le Rhin à Dusseldorf et remonte vers Mayence, puis en 1796 va jusqu'à Nuremberg mais repasse le Rhin en septembre 1797. La carrière militaire de L. Cruveilhier se termine comme chirurgien de l'hôpital de Choisy-sur-Seine. Sur recommandation de P. F. Percy et dès 1797, âgé de 37 ans, il revient à la vie civile comme chirurgien titulaire de l'hôpital général Saint-Alexis de Limoges.

L'enseignement de la médecine à Limoges remonte à la création par Pierre Avril du "Collège royal de médecine", dont les statuts et lettres patentes ont été déposés au parlement de Bordeaux le 18 décembre 1646. La dissolution en a été prononcée le 13 décembre 1791, en période révolutionnaire. Un décret de 1672 avait donné aux administrateurs de l'hôpital Saint-Alexis, le droit de "conférer maîtrise en chirurgie", qui a été aboli par le décret du 18 août 1792. Au XIX^{ème} siècle, l'enseignement est assuré à l'hôpital de Limoges par Fray-Fournier, Thibault, Faye et L. Cruveilhier. Malgré la désorganisation révolutionnaire, les chirurgiens de l'hôpital Saint-Alexis, comme à Paris ceux de Saint-Côme, continuent leurs pratiques, soutenus par le marquis Grellet des Prades de Fleurette, notable banquier de Limoges, administrateur de l'hôpital de 1793 à 1811. Le 28 septembre 1792, le Conseil général de la commune, sur une pétition présentée par plusieurs citoyens, nomme au scrutin comme médecins de l'hôpital Mathieu Doudet et Jean Boyer, et comme chirurgiens, Julien Périgord et Dominique Dhéralde en remplacement de Bonnin et Fray Fournier. Deux ans après le 4 frimaire, an III (24 novembre 1794), les représentants du peuple, Chauvin, Cleedel et Charrier en tournée dans le département de la Haute-Vienne, réintègrent Fray-Fournier et Bonnin dans leur fonction. Les guerres de Vendée amènent un afflux important de blessés militaires, puis la disette de 1795 nécessite de nombreuses hospitalisations. Dès 1795, des étudiants sollicitent l'enseignement médical. C'est ainsi qu'officient à Limoges, Faye, Fray-Fournier, octogénaire, et L. Cruveilhier, en 1797 de retour à Limoges après cinq ans de vie militaire.

En 1800, âgé de 40 ans, adjoint en chirurgie, L. Cruveilhier s'incorpore à l'équipe hospitalière. Le service médical est fait par Bonnin et Cogniasse, médecins, et par Fray-Fournier et Sohet-Thibaut, chirurgiens. Ils jouissent chacun d'un traitement annuel de 400 francs. À l'instigation de Sohet-Thibaut, chirurgien juré de Paris, il est établi dans la maison un cours d'instruction et de démonstration anatomique. Ce chirurgien réclame un amphithéâtre et le 26 janvier 1802, lors de l'expansion du Consulat, un local avec tous les objets accessoires est mis à sa disposition "pour propager les connaissances qu'il a acquises dans un art aussi recommandable". En 1812, la commission administrative établit le règlement du service de santé de l'hôpital Saint-Alexis, où officie comme adjoint Léonard Cruveilhier, 52 ans, sous les ordres du chirurgien major inamovible ! Léonard Cruveilhier a un fils Jean, né le 9 février 1791, place Saint-Martial à Limoges, qui est élevé pendant la Terreur par une "mère seule mais très catholique sinon mysti-

que". La tourmente révolutionnaire passée, le jeune Jean, à partir de 1797, commence ses études à "l'école centrale", ex-convent de la Visitation, après le retour du père, puis au lycée impérial dès 1805, s'avérant un excellent élève, glanant tous les prix annuels. Sous la pression de sa mère, il envisage une carrière ecclésiastique, mais son père Léonard, chirurgien, compte tenu des antécédents familiaux (trois générations de chirurgiens), décide qu'il sera chirurgien à son tour. Après concertation avec son condisciple, Alexis Boyer, professeur à l'hôpital de la Charité de Paris, il décide de l'envoyer à Paris chez Guillaume Dupuytren, le compatriote limousin de Pierre-Buffière, au début de son ascension glorieuse à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu. Fort épris de son pays natal et désireux d'être praticien en Limousin, docteur en médecine après soutenance de sa thèse, Jean Cruveilhier, ancien interne des hôpitaux de Paris, revient à Limoges de 1816 à 1823. Il se marie dans cette ville, au début de la Restauration, avec Jenny Grellet des Prades de Fleurelles, fille de l'ancien administrateur de l'hôpital Saint-Alexis. Ayant accompli à Limoges un immense travail, notamment lors d'une épidémie de fièvre entérique, J. Cruveilhier identifie les lésions anatomiques de la fièvre typhoïde par ulcération de l'iléon terminal. Mais lassé de la vie de province, il repart à Paris pour passer le premier concours d'agrégation qui a lieu en novembre 1823. Il est reçu major de cinq nommés sur vingt-six candidats. Il part alors à Montpellier, la première affectation disponible dans la chaire de médecine opératoire. Il revient à Paris deux ans plus tard, pour prendre la chaire d'anatomie, en 1825. Effacé dans sa modeste existence de chirurgien en second, Léonard Cruveilhier, fils de Joseph "le Corrèzien" et père de Jean "le Parisien", n'a pas accru par lui-même les connaissances médicales de son temps. Il applique aux blessures les principes de chirurgie militaire de son époque, selon les concepts de D. Larrey et J.F. Percy, chirurgiens-barons d'Empire. Il a le grand mérite d'orienter son fils vers l'évolution scientifique. À l'époque de la Restauration, le père, Léonard Cruveilhier, chirurgien de l'Ancien régime, et son fils Jean exercent tous les deux à Limoges mais l'éclat de la notoriété du fils rejette dans la pénombre l'existence paternelle.

La vie et l'œuvre de Léonard Cruveilhier, chirurgien limousin, sont caractéristiques de la société du début du XIX^{ème} siècle. Citoyen républicain, père de famille rigoriste, fils et père de chirurgien, L. Cruveilhier a le mérite de soigner ses contemporains et la joie de connaître l'ascension parisienne de son fils Jean, qui, après la chaire d'anatomie en 1825, devient le premier titulaire de la chaire d'anatomie pathologique, créée en 1836 par testament de G. Dupuytren : c'était l'année même du décès de Léonard Cruveilhier, ayant œuvré pendant quarante ans de façon effacée mais opiniâtre comme chirurgien du règne de Louis XVI à celui de Louis-Philippe, chirurgien militaire de l'armée du Rhin puis chirurgien civil de l'hôpital de Limoges en Limousin.

Bruno Giraud (1768-1811)

La vie de Bruno Giraud est totalement différente de celle de son compatriote Léonard Cruveilhier qui est de huit ans son aîné. Plus brillante dans la gloire universitaire et les fastes impériaux, elle est néanmoins mouvementée dans la tourmente révolutionnaire, les arcanes d'une université en réforme, sans parler de l'émigration temporaire en Hollande avant un retour inattendu à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu de Paris. Chirurgien civil il n'a pas connu les champs de bataille, mais en s'investissant dans l'étude de l'anatomie normale et pathologique il a contribué à l'évolution de l'art à la science en chirurgie. Il naît en 1768 à Dompierre-les-Églises en Haute-Vienne. Il effectue sa scolarité au collège de Magnac-Laval, comme le fera Guillaume Dupuytren de Pierre-Buffière, son cadet de

neuf ans, avec lequel il devra partager sa vie professionnelle à l'Hôtel-Dieu de Paris. Bruno Giraud vient à Paris en 1787 âgé de 19 ans pour entreprendre des études de chirurgien à l'Hôtel-Dieu sous la direction de P.J. Desault avec lequel il travaille activement jusqu'à l'âge de 27 ans, au décès de son maître soit le 1er juin 1795. Il vit donc la période révolutionnaire à l'Hôtel-Dieu. En 1790 il obtient, à 22 ans, le premier prix de l'École pratique. Au décès de P.J. Desault, en 1795, des fonctions importantes sont offertes à B. Giraud : il les refuse préférant rester à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu où il prend part à l'enseignement de l'anatomie et pratique des opérations chirurgicales notamment ophtalmologiques selon l'esprit anatomo-clinique de son maître. Dans le service, il connaît quelques aînés célèbres tels que Chopart (1743-1795), le Corrèzien Alexis Boyer (1757-1833) et deux contemporains particulièrement brillants mais rivaux en opposition farouche, Xavier Bichat (1771-1802) et le Limousin Guillaume Dupuytren (1777-1835).

Au décès de Desault, Philippe Pelletan est nommé professeur de clinique, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, dont Bruno Giraud reste l'adjoint comme il l'était de Desault. Giraud poursuit l'enseignement de l'anatomie. Au décès d'Honoré Fragonard, Duméril est nommé chef des travaux d'anatomie, auquel succédera Guillaume Dupuytren. Xavier Bichat quitte le service de l'Hôtel-Dieu devenu "hospice de l'Humanité", tandis que G. Dupuytren devient à l'Hôtel-Dieu le collaborateur ambitieux de Ph. Pelletan. En 1801 Bruno Giraud est nommé professeur adjoint d'anatomie et de physiologie. En mai 1804 il est "membre adjoint de la Société de l'école" au temps de l'expansion du Premier Empire en Europe. En juin 1806 il est nommé premier chirurgien de Louis Bonaparte devenant roi de Hollande. Giraud part avec le roi pour la Hollande ayant un congé d'un an accordé par le "conseil général des hospices". Il réside un an en Hollande jusqu'en 1809 où il est nommé professeur de chirurgie pratique à "l'Athénée illustre", future université d'Amsterdam en collaboration avec le professeur Andreas Bonn qui est, en outre, accoucheur. Il est chevalier de l'Ordre de Hollande. Bruno Giraud travaille ainsi pendant un an à Amsterdam faisant la connaissance de Sébald Justinus Brugmans (1763-1819), "directeur du bureau de santé". J.W.A. Heiningen montre bien le rôle prépondérant de cet hygiéniste de talent dont la lutte contre les "fièvres automnales" altérant la capacité des armées de 1806 à 1812. Il rédige un important rapport le 29 mai 1811. Il est le directeur du bureau de santé gérant les hôpitaux militaires, avec diminution de la mortalité et du coût. Le système est adopté par les équipes françaises. Brugmans est nommé inspecteur général du service des santé des hôpitaux militaires le 23 février 1811. Il est démis de ses fonctions universitaires et d'inspecteur général du service de santé par Guillaume V, nouveau roi des Pays-Bas, en décembre 1813 mais il est réhabilité par Guillaume Ier le 27 février 1815.

Le 9 juillet 1810, le royaume de Hollande étant annexé par la France, Bruno Giraud rentre à Paris avec Louis Bonaparte ayant conservé sa qualité de "citoyen français" et son titre de "chirurgien adjoint de l'Hôtel-Dieu". Il reprend donc dans cet hôpital, chez Philippe Pelletan, ses anciennes fonctions d'enseignement d'anatomie et de chirurgie aux appointements annuels de 1.000 francs. Le 11 janvier 1811 il décède brusquement laissant une veuve et trois enfants. G. Dupuytren lui succède dans ses diverses fonctions de l'école de Philippe Pelletan avec une ascension rapide : professeur de médecine opératoire en 1812 puis professeur de clinique chirurgicale, chef de service de l'Hôtel-Dieu en 1815 au décès de Pelletan. Parmi les travaux de Bruno Giraud, il faut citer quelques publications sur "les œuvres chirurgicales" de l'école Desault contrôlées par X. Bichat : - *Description d'un hermaphrodite* (1796) - *Mon opinion sur les opérations césariennes*

et de la symphyse (1797) - Modification de l'opération de la cataracte pour la rendre plus simple et plus sûre (1802) - Proposition de chirurgie clinique (1802-1803) - un rapport sur L'état de la chirurgie dans le royaume et sur l'établissement d'une école de chirurgie (1807), - un important travail sur le Traité de clinique externe, entrepris vers 1807 auquel il travaillait au moment de son décès et resté inachevé. Ce document n'est pas recensé. En outre, Bruno Giraud a inventé un instrument pour traiter les fistules lacrymales (d'après Van Heiningen), mais il n'y a pas d'iconographie connue. Homme de relation publique agréable, de caractère stable, B. Giraud est un chirurgien plus méthodique que brillant, bien en cour sous l'influence de Ph. Pelletan. Pour la petite histoire, il n'est pas banal de souligner que son départ en Hollande et son décès prématuré en 1811 ont facilité l'ascension d'un autre Limousin talentueux et ambitieux, Guillaume Dupuytren, après le décès de Xavier Bichat.

Léonard Boudrye (1769-1852)

La vie de Léonard Boudrye, chirurgien militaire, est incrustée dans l'histoire de France, allant de la fin de la Monarchie absolue de Louis XVI et de la Révolution à l'avènement du Second Empire. Elle est caractéristique de cette période alliant des événements d'épouvante aux jours de gloire. Successivement soldat de l'An II et du Premier Empire, il a connu tous les champs de bataille, sillonnant en tous sens les chemins de l'Europe pendant 23 ans avant de mourir, ignoré, à Tulle sa ville natale. Léonard Boudrye est d'ascendance corrézienne dûment identifiée depuis 1636 près de Saint-Adrian, paroisse de Tulle. La famille Boudrye est mentionnée dans les cartulaires des abbayes de Vigeois et d'Uzerche dès le XI^{ème} siècle. Aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, il s'agit d'une famille aisée de bourgeoisie locale d'après les actes notariés et les documents de l'historien J. B. Champeval. L'extraordinaire carrière de ce chirurgien militaire intrépide a été bien retracée en 2007 par son descendant collatéral, le docteur Jean-Louis Boudrie, dermatologue à Limoges (Lemouzi n° 183). Léonard Boudrye est né le 21 août 1769 d'après l'acte de naissance, avec rectification de la mairie de Tulle, en date du 13 décembre 1816, soit après 47 ans et non pas le 17 août 1770 comme mentionné "à tort" dans les états de service militaire. Il est le troisième fils de Dominique né en 1729, marchand propriétaire terrien, bourgeois de Saint-Adrian. Le grand-père est Léonard, marchand (1676-1746). L'arrière-grand-père est François, "vigneron marchand et hoste", né lui aussi à l'oratoire de la Mallorie près de Saint-Adrian (1636-1716).

Après les premières études traditionnelles en ce temps là, en 1772 à l'âge de 13 ans, il vient à Paris pour être "élève en chirurgie"... sans argument particulier, comme Alexis Boyer, d'Uzerche, son aîné de cinq ans. Assidu aux dissections anatomiques et aux autopsies, il participe aussi activement à la pratique des pansements dans le service prestigieux de Desault à l'Hôtel-Dieu. Il s'initie à la formation de clinique chirurgicale comme le célèbre Dominique Larrey, de trois ans son aîné, qu'il retrouvera quelques années plus tard lors des guerres du Directoire et du Premier Empire. En 1788, après six ans d'études, Léonard Boudrye est reçu chirurgien de l'Hôtel-Dieu à Paris. Il exerce dans cet hôpital jusqu'au 10 octobre 1791, date à laquelle il s'engage au Premier bataillon de la Corrèze en qualité de chirurgien major. En 1792 se forme le Deuxième bataillon de Corrèze commandé par le général Souham, dont le chirurgien major est Treich-Desfarges. Puis il y a un Troisième bataillon avec Calary, chirurgien major, et un Quatrième bataillon dit "Concorde" commandé par Rivière de Chamboulive. Léonard Boudrye est blessé à Landau par arme à feu. L'armée du Rhin est commandée par le

général Custine, celui qui inflige les arrêts de rigueur à Dominique Larrey après la bataille de Spire, pour lui décerner ensuite le grade d'aide major principal "au nom de l'humanité". L'armée de Custine est sous la dépendance médicale de P. F. Percy, Lorentz et Lombard. Léonard Boudrye participe à toutes les actions de l'Armée du Rhin de l'An II à l'An IV (1792-1794) et, à Mayence, il bénéficie probablement de l'enseignement de D. Larrey. La loi de Messidor An IV (1794) transforme la hiérarchie, les chirurgiens-majors devenant des officiers de santé deuxième classe. Beaucoup repartent alors pour la vie civile, comme Léonard Cruveilhier, mais L. Boudrye reste, lui, chirurgien militaire, apprécié par la troupe et les officiers. Sa hardiesse de chirurgien combattant de l'avant selon l'exemple de Dominique Larrey fait que le 2 avril 1797, P. F. Percy le propose comme chirurgien de deuxième classe au Premier bataillon de la Troisième demi-brigade de l'Armée de Rhin et Moselle. En 1798 il est muté à "l'Armée des Côtes de l'Océan" sous commandement du général Moulin, puis pour la Deuxième Coalition il fait partie de l'Armée d'Italie (1798-1804) dans le corps du général Championnet avec les généraux Masséna et Brune de Brive. Le corps sanitaire en Italie est dirigé par Dominique Larrey mettant en œuvre son concept des "ambulances volantes". En 1804 Léonard Boudrye est promu aide-major après réorganisation de la hiérarchie le 1er décembre 1803. En 1805 il est au sud de Turin puis en camp volant sous Alexandrie.

Bonaparte, premier consul, le nomme chirurgien de deuxième classe le 2 Thermidor An VIII (1800) puis il est promu chirurgien major de la division Boudet le 30 décembre 1808. Le mois suivant il est affecté au même titre au deuxième bataillon de la troisième demi-brigade d'infanterie légère. Pour la campagne de Pologne (1807-1809) il part avec la Grande Armée aux ordres directs de l'empereur Napoléon Ier, assistant notamment, comme Dominique Larrey, aux batailles d'Essling et de Wagram. Le 13 août 1809 il reçoit avec émotion mais dignement, la croix de la Légion d'honneur. Léonard Boudrye termine sa fougueuse carrière de chirurgien de bataille à l'Armée d'Espagne (1810-1814) avec les généraux MacDonald, Decaen et Souchet, celui-là même qui a été opéré, à la demande de Napoléon Ier, d'une fistule anale par Alexis Boyer le Corrézien, chirurgien civil de Napoléon Ier. L'évocation des services de Léonard Boudrye prouve le caractère impétueux de ce Corrézien qui pendant vingt-trois ans a connu tous les champs de bataille de son siècle sauf ceux des campagnes de Russie et de Saxe, sans doute les plus meurtrières. Il affronte sans sourciller les plus grands dangers pour secourir les militaires blessés, ce qui lui vaut le merveilleux hommage de ses chefs appréciant ses états de service, tel ce lapidaire commentaire du Conseil d'administration du Troisième régiment d'infanterie légère, le 15 août 1811 : "Monsieur Léonard Boudrye, chirurgien-major, membre de la Légion d'honneur, talent rare, probité à toute épreuve." Après l'abdication de Napoléon Ier à Fontainebleau le 6 avril 1814, encore en activité, Léonard Boudrye reçoit pour "services rendus et mérites" l'Ordre du Lys par décision du Duc d'Angoulême le 20 juillet 1814.

Il subit le 12 septembre 1814 une visite médicale à Bayonne à l'âge de 45 ans et après vingt-trois ans de service "il ne peut plus continuer le service militaire et il est dans le cas de solliciter sa retraite". Il est mentionné dans le certificat des séquelles d'une blessure en service lors du combat de Landau "par coup de lance à la partie antérieure et moyenne de la jambe gauche... douleurs rhumatismales aux extrémités inférieures, particulièrement à gauche, et ophtalmie bilatérale". De 1814 à 1852 il vit à Tulle par les subsides de sa pension militaire, dans l'oubli de son glorieux passé et l'ignorance de ses contemporains. Il décède le 3 juin 1852 "à 2 heures du soir en sa maison rue de la Rivière" selon

la déclaration de Jean Joseph Maynard, juge à Tulle, et de son neveu, le docteur Dominique Boudrye, ancien interne des hôpitaux de Paris, futur maire de Tulle (1872-1873). De la violence des batailles à la fadeur d'une morne fin de vie, l'existence de Léonard Boudrye est un bel exemple de vitalité et une leçon d'espoir. Plusieurs fois blessé sur le champ de bataille, chirurgien combattant de l'avant pendant vingt-trois ans dans la mouvance de D. Larrey et P. F. Percy, Léonard Boudrye affronte tous les dangers des meurtrières guerres à travers toute l'Europe entre 1791 et 1814 pour finalement mourir calmement dans sa demeure tulliste à l'âge de 83 ans, sans descendance directe, dans l'indifférence de ses compatriotes.

Parallèlement à l'histoire de Léonard Boudrye, voici une autre illustration de la vie agitée et dangereuse de cette période de jonction du XVIIIème et du XIXème siècle. Pour ces hommes traversant la violence des champs de bataille pour mourir, âgés, dans leur résidence privée, ignorés de leurs concitoyens ! Pour la gloire de l'histoire limousine, il convient, pour Léonard Boudrye, de rappeler un "adopté célèbre de la Corrèze" : après le Premier Empire, le colonel Louis Joseph Hugo (1777-1853), frère du général Léopold Hugo, père de Victor Hugo. Il connut le tourbillon guerrier avec Fleurus, la Campagne de Hollande, Ulm, Austerlitz (où il est blessé), Iéna, et l'effrayante histoire du cimetière d'Eylau immortalisée par Victor Hugo dans *La légende des siècles*, sans oublier la maudite Campagne d'Espagne qu'il subit avec honte comme son frère Léopold. En 1815, Joseph Hugo devient "demi-solde", mais reprend du service en 1820, sous Louis XVIII, devenant général à son tour en 1828. Installé à Tulle dès 1820, il est membre du Conseil de recrutement de la Corrèze, épousant en 1826 Marie Pineaud dont il a deux enfants : Léopold (1827) et Marie (1834). De 1848 à 1851, il est maire de Tulle et conseiller général. Il décède à Tulle le 18 décembre 1853, un an après Léonard Boudrye. L'année suivante, en 1854, sa fille Marie épouse un avocat de Tulle, Léon Chirac, mais rapidement veuve elle entre au Carmel de Tulle en 1858.

L'étude des vies parallèles de nos trois compatriotes chirurgiens d'origine corrézienne permet d'évoquer un siècle d'histoire de France sous cinq régimes allant de la Monarchie absolue de Louis XVI au Second Empire de Napoléon III, longue période d'agitation sociale, politique et militaire, réservant aux citoyens moins d'heurs que de malheurs.

BIBLIOGRAPHIE ET ARCHIVES

- BOUDRIE Jean-Louis et CHABROL Patrick - "Un corrézien chirurgien de la Grande Armée : Léonard Boudrye (1769-1852)", *Lémouzi*, n° 183, juillet 2007, p. 148-158.
 - *Histoire de la Médecine aux armées*, Ch. Lavauzelle édit., Paris.
 - *Le Service de Santé des Armées de la Révolution à l'Empire (1792-1815)*. Tradition magazine, Hors série n° 28.
- VAN HEININGEN T.W. - "Bruno Giraud (1768-1811), premier chirurgien de Louis Bonaparte, roi de Hollande", *Histoire des Sciences Médicales*, 2006, T. XL, n° 4, p. 393-402.
 Service historique des Armées au Château de Vincennes.
 Service de documentation du Service de Santé des Armées à l'Hôpital du Val-de-Grâce à Paris.

RÉSUMÉ

Léonard Cruveilhier (1760-1836), Bruno Giraud (1768-1811) et Léonard Boudrye (1769-1852). L'auteur expose leurs biographies regroupées dans la période de transition du XVIIIème au XIXème siècles, marquées par les guerres de la Révolution et de l'Empire. Issus de la petite bourgeoisie, étudiants formés à Paris, ils acquièrent des grades au gré des campagnes et des combats, endurants et valeureux. Avec la Restauration, Boudrye et Cruveilhier père, reprirent des activités médicales assez modestes à Tulle et à Limoges, tandis que Giraud avait été choisi par Louis

TROIS CHIRURGIENS LIMOUSINS DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE AU SECOND EMPIRE

Bonaparte, roi de Hollande, et décédait brutalement en 1811. Leur carrières médicales furent glorieuses, mais subirent les effets des revirements politiques.

F. Trépardoux

SUMMARY

Léonard Cruveilhier (1760-1836), Bruno Giraud (1768-1811), Léonard Boudrye (1769-1852). The author deals with their biographies during a period marked by wars. Descended from middle-class and students in Paris they were promoted through campaigns and battles. After the First Empire Boudrye and Cruveilhier took back their medical work in Tulle and Limoges while Giraud was selected by King of Holland, Louis Bonaparte, but unexpectedly died in 1811. Their medical careers were glorious but they were submitted to the consequences of the political changes.

C. Gaudiot